



Actualité

Comment ça marche ? – Vie de l'édition – Échos – Revue des revues – Formation

Comment ça marche ?

Une expo idéale

« Une expo de moi sans moi » : l'art participatif autour du monde selon Hervé Tullet

Auteur-illustrateur de renommée internationale, Hervé Tullet est aussi connu pour ses grands ateliers collectifs rassemblant plusieurs centaines de participants. Ces expériences créatives uniques l'ont mené partout dans le monde.

En 2018, il lance « L'expo idéale », un grand projet de création artistique qui invite chacun à réaliser des expositions de toutes tailles. Pendant le premier confinement, il tourne *boredom dom dom*, une mini série qui incite à créer à la maison, en famille ou pour la classe.

En avril 2020, il rassemble plus de 10 000 personnes à travers le monde lors de deux ateliers géants en vidéo live depuis l'application Bayam du groupe Bayard.

Les activités « à distance » étant au cœur de ce numéro, il nous a paru essentiel de l'interviewer : nous étions à Paris, lui à Rimini, en Italie !

↖

https://www.instagram.com/expo_ideale_herve_tullet/?hl=fr



RLPE : Pouvez-vous nous rappeler le concept de l'expo idéale ?

Hervé Tullet : L'expo idéale, c'est l'aboutissement d'une réflexion autour de l'art participatif, de la multiplication.

J'ai fait beaucoup d'ateliers dans des écoles qui m'ont amené à me poser la question de la transmission et de la communication autour de mon travail, entre les livres, les ateliers, et les échos, les *feed-back* que je reçois : comment pousser plus loin ce dialogue ?

Il y a eu plusieurs éléments déclencheurs : en 2017, j'avais fait une première grande exposition à New York, « The Invisible Dog », avec déjà cette idée de la transmission, puisqu'à la fin, j'avais dessiné dans un cahier les pièces de l'expo qu'on aurait pu faire de moi, sans moi.

Et puis il y avait eu le « Facebook-live » réalisé pour le *New York Times* : je parlais de mon travail tout en dessinant avec une caméra au-dessus de moi. Et enfin, peu de temps après, cette proposition de bourse au Canada avec la fondation Bell et la maison de production TOBO – partenaire de Bayard – pour produire des vidéos.

Cela a donné lieu à des échanges intenses pendant trois-quatre mois. Nous avons convenu que je ferais une expo, dans une galerie. Nous filmerions la manière dont je fabrique les pièces, et la façon dont j'explique toute cette réflexion.

Le projet a été lancé à Montréal en novembre 2018. C'était un objet artistique dont on ne savait pas trop quoi faire... J'ai alors envoyé quelques mails et puis, et puis... il y a



↑
Hervé Tullet © photo Léo Tullet.

eu le confinement ! Et là ça a été quelque chose d'assez incroyable, parce qu'il y a eu un tel enthousiasme !

C'est ce qui nous a le plus étonnés, nous pensions que vous aviez été un précurseur par rapport à toutes ces initiatives interactives avec les enfants, que « l'expo idéale » avait été imaginée pour répondre aux demandes liées au confinement, alors que ce projet existait déjà ?

Tout à fait. Au moment du premier confinement, j'ai lancé les vidéos *boredom dom dom* (sur YouTube) avec quatre caméras, un iPhone et un ordinateur. Mon fils, Léo, faisait les montages. Le confinement a été incroyable : c'était l'aboutissement de ce que doit être « l'expo idéale ». Avant, je pensais qu'elle devait passer par les enseignants, les bibliothécaires, voire les centres d'art et les musées. Finalement avec le confinement on sautait toutes les étapes de médiation ! Alors que j'ai toujours travaillé pour les médiateurs, en pensant plus, d'une certaine manière, aux enseignants et aux médiathécaires qu'aux libraires. J'ai toujours pensé mon travail comme un outil dont s'empareraient des spécialistes, qui pouvaient mieux le comprendre et l'emmener plus loin.

Mais maintenant, peut-être grâce aux livres d'activités, mon image a évolué. Voir dans des petits coins de maison une pièce qui me

ressemble totalement, que j'ai proposée, que j'ai conçue et de la voir là, c'est incroyablement émouvant ! Vraiment !

Et 10 000 enfants auraient participé à ces ateliers ?!

Oui, même si moi je ne parle pas d'enfants, je parle de gens...

Parce que c'est toute la famille qui s'investit ?

C'est cela, et du monde entier ! De Corée, d'Europe, d'Amérique latine... On choisissait le moment pour que le fuseau horaire convienne à tout le monde. C'était très intelligent techniquement : je voyais une centaine de personnes par Zoom, donc j'avais une interaction réelle avec, à la fois, des gens en Italie, de l'école de Jacaranda au Malawi et en même temps ce Zoom était retranscrit en direct sur Facebook. C'était fort : j'étais totalement immergé dans le workshop.

Avez-vous ressenti des perceptions différentes selon les cultures ?

Non, non, pas du tout. Mais ce qui m'intéresse d'abord, c'est le geste, c'est l'acte de faire. Donc je n'ai aucun jugement : quelqu'un a fait, quelqu'un a été dans un enthousiasme, dans une histoire grâce à cette proposition et c'est cela qui est important. Je suis à chaque fois touché par toutes les expériences. Elles sont tellement diverses, c'est incroyable !

Vous vous décrivez comme un artiste « ludique et décomplexé », c'est aussi cela que vous souhaitez transmettre ? Faire comprendre aux enfants qu'ils peuvent créer sans maîtriser l'outil ?

Ludique et décomplexé... c'est vraiment un langage qui m'a un peu échappé. En fait, je suis assez sérieux. Je dirais que je suis un artiste qui a intégré le spectateur dans son art en tant qu'acteur, j'utiliserais plutôt le terme d'art participatif.

Et ça va assez loin, puisque quand vous parlez de « l'expo idéale » vous dites « c'est une expo de moi sans moi » : le statut de l'artiste en prend un coup, non ?

Tout à fait. On interroge beaucoup le statut de l'artiste aujourd'hui, avec les hyper stars. Mon travail à moi en tant qu'artiste c'est de donner (puisque c'est totalement gratuit, il ne faut vraiment pas oublier cette dimension) un accès à l'acte de la création. Pour que tous les gens qui en ont envie vivent un acte créatif fort, c'est-à-dire aient une vision du monde dans lequel on vit. C'est ce que font les artistes : ils font ouvrir les yeux. Calder, Picasso, Miró ont ouvert les yeux au xx^e siècle, mais ils ont puisé incroyablement dans l'enfance, sans lui redonner grand-chose. L'enfant est la base de beaucoup d'intuitions d'artistes, les artistes bruts notamment, Dubuffet, les « gribouillages » de Cy Twombly... Ils ont tous puisé là-dedans. En partant de là, j'ai eu envie de donner un tout petit peu plus, de donner à partager l'acte créatif, une vision, une expérience.

Comment fait-on ensuite pour transformer cette expérience, qui vient du geste et implique le corps tout entier, en livre ? Et pourquoi ?

Pour accompagner ce projet avec un éditeur qui a envie de le soutenir et de communiquer autour de cette idée, j'ai naturellement pensé à une boîte « expo idéale » avec des papiers,



↑

137 enfants ont participé à cette expo présentée à la Galeria Libertad de Quérétraro au Mexique. [#expoideale](https://lexpoideale.com/fr/expo-ideales/) ou <https://lexpoideale.com/fr/expo-ideales/>



↑

Workshop Hervé Tullet lors de la FILBA 2021 de Buenos Aires. [#expoideale sur Instagram](https://www.instagram.com/lexpoideale)

un livret d'explication, etc. On peut bien sûr concevoir son expo idéale sans, mais dans cette boîte il y a les papiers, les leaflets, et ce petit catalogue de quelques expériences qui est magnifique.

Et puis Sandrine, ma directrice artistique, avec qui j'ai fait tous mes livres depuis le début, a eu l'idée d'imaginer qu'un tel livre pouvait exister, se déplier, etc.

Elle a beaucoup travaillé sur la partie technique et nous avons travaillé ensemble sur le déroulé pour arriver à l'idée d'un objet-livre qui soit à la fois une exposition et qui se termine par ces petites pages de la fin – qui sont pour moi les plus importantes – où l'on peut vraiment rentrer dans la fabrication de l'objet et cette grande image de l'expo d'« Invisible dog » qui, sans mot, dit : « à toi de jouer », « à toi de faire », pour montrer toute la richesse et la simplicité de « l'expo idéale ».

Pourquoi la notion d'exposition est-elle importante ?

Parce que l'art, c'est sacré. C'est une démarche d'artiste. C'est une démarche d'appropriation d'un artiste. C'est ce que j'ai compris avec

mes livres comme *Couleurs* par exemple. C'est un livre que j'ai fait à la main : ce sont des taches. Mais le fait que ce soit imprimé sacralise la tache. La tache n'est pas jolie en tant que telle, elle est jolie parce qu'elle est imprimée, et parce qu'il y a un artiste qui a fait des taches. Il y a quelque chose comme ça dans l'art contemporain, autour de l'idée d'aiguiser le regard. Donc, en effet, pour moi l'ambition d'une exposition, c'est de réfléchir à l'espace, et au temps.

On peut la faire en une heure, en une journée, en trois mois ou six mois... On peut la faire dans un coin

ou dans tout l'espace, on peut la faire dans un petit carnet, dans un livre un peu plus grand ou dans une boîte à chaussures !

C'est une exposition aussi parce que c'est un geste, c'est un rythme, c'est une activité, une réflexion, une expérience. Ce n'est pas une compétition pour faire le plus joli dessin, mais pour vivre quelque chose.

Et c'est souvent une expérience collective, le collectif pouvant être la famille. Mais ce n'est pas une expérience individuelle.

C'est une exposition parce qu'on réfléchit à comment mettre tout cela en scène.

↓ Une expo idéale, Bayard Jeunesse, 2021.



Les participants sont donc à la fois artistes et commissaires d'exposition ?

Tout à fait. Je donne un espace très ouvert, d'accès très facile, des matériaux pas chers (des papiers) et donc à partir de là, la porte est très ouverte. La multiplicité des possibilités d'espaces, de lieux, de temps, de participants crée vraiment une grande diversité. Je suis très étonné par le côté intuitif : on comprend tout de suite, on prend un bout de scotch et, d'un coup, on fait des choses qui ne sont pas forcément prévues, qui ne sont pas écrites. C'est l'une des forces du projet : on voit bien que ça échappe à son créateur, et en même temps ça n'échappe pas. Parce qu'il y a peu de choses : tout le monde peut le faire. On ne se pose pas la question du dessin. Il y a une proposition très simple : des points, des traits, des taches, des gribouillages, du bleu, du rouge, du jaune... On peut la faire tout en blanc, ou tout en noir. C'est oui à tout, tout le temps. Mais tout ça sort du tube, c'est direct, c'est là. Donc, il y a déjà deux problèmes en moins : pas de graphisme, pas de couleur, en tout cas pas de problème de couleur : on évacue.

En quoi le numérique a-t-il joué une part importante dans ce projet : par exemple le fait d'avoir utilisé l'application Zoom pour les ateliers, d'avoir réalisé des vidéos en ligne qui explicitent la démarche... ?

Je parlerais plutôt du réseau social du numérique, car effectivement la première proposition a été faite avec des vidéos (de même que les vidéos *Boredom dom dom* pendant le confinement) mais tout cela est lié à chaque fois à une possibilité de montrer les vidéos sur les réseaux sociaux. Parce qu'il s'agit de partage, de la mise en commun par le réseau social : cela agrège les gens, ils montrent des photos de leur réalisations, l'auteur fait un like, envoie un petit dessin... Je participe à beaucoup d'expositions



Captures d'écran de l'expérience de Malawi à visionner sur hervé-tullet.com

idéales, je fais des dessins par-ci, une vidéo par-là et c'est une vie relativement intense, parce que je suis un référent, et les gens ont besoin de moi. Ou pas du tout : j'ai découvert une expo de 400 dessins au Mexique, je n'étais au courant de rien ! Mais cela fait vraiment partie de ma vie, et ça passe par le réseau social.

Depuis 4 ans, j'ai l'impression que vous consacrez beaucoup de temps à cette « expo idéale ». Cela semble assez chronophage ! J'imagine que vous vous nourrissez aussi de ces échanges... et qu'allez-vous faire ensuite ?

D'abord je continue à faire des livres : *La danse des mains* sort en mars 2022. Et puis j'ai envie que les expos « de moi, sans moi », auxquelles je participe de temps en temps, si le projet est ambitieux, continuent d'exister.

Ensuite, j'aimerais avoir un rapport un peu plus sérieux avec les institutions, les musées. De faire mes

propres expos idéales. J'attends la prochaine occasion d'accrocher les pièces de l'exposition que j'ai montée, sur 2 000 m², dans ce magnifique musée à Buffalo, à l'été 2021. Pour des raisons sanitaires, la participation du public a manqué, c'était dommage. Mais j'ai accumulé beaucoup de matériel, de quoi faire un gros et bel événement.

Dans les politiques publiques on parle beaucoup d'éducation artistique et culturelle, comment vous positionnez-vous par rapport à cela ?

Je ne me positionne pas, personne ne me pose la question. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai toujours l'impression d'être un peu « under the radar », pas totalement « reçu », mais ce n'est pas très grave. Néanmoins j'ai beaucoup à dire sur ce sujet. J'ai l'impression de créer intuitivement une sorte de pédagogie active qui semble avoir fait ses preuves, et je m'intéresse

beaucoup aux liens entre art et pédagogie. J'ai, par exemple, été très intéressé par la récente exposition Joseph Albers (au musée d'Art moderne de la Ville de Paris). C'est un vrai sujet pour moi d'être à la fois dans l'art mais de ne pas oublier la dimension de transmission, la dimension pédagogique. Cela fait partie des choses que j'ai en tête en permanence.

Parmi toutes les « expos idéales » que vous avez vécues, est-ce que vous avez une anecdote ou un souvenir particulièrement marquant à partager avec nous ?

Beaucoup de souvenirs, beaucoup d'intensité, beaucoup d'histoires. Peut-être, une des toutes premières expos idéales, au Malawi : j'ai fait couper des planches de contreplaqué, on les a peintes, il y a eu cette explosion de couleurs et on a monté tout cela en trois jours. Tout le monde dansait autour des pièces. C'est peut-être l'expérience la plus forte parce que la plus inattendue et la plus ambitieuse, dans un des pays les plus pauvres du monde.

Propos recueillis par Brigitte Andrieux et Marine Planche le 12 novembre 2021.

Le coffret :

L'expo idéale, Bayard Jeunesse

19,90 €

Dès 4 ans. Contient : 64 feuilles de motifs + 6 feuilles de papiers variés + 1 livret d'instructions pour 14 ateliers de création + 1 catalogue d'expos idéales réalisées partout dans le monde

Le livre :

Une expo idéale, Bayard Jeunesse,

19,90 €

Dès 4 ans (voir aussi notice, p. 82).

Que serait un livre écologique ?

Réponse en 3 points de vue !

Nous nous faisons l'écho dans notre numéro 322 de la pénurie de papier qui bouleverse

actuellement les conditions de fabrication du livre. Pour faire suite à cet article, nous avons choisi de revenir sur ce qui s'est dit de ces conditions lors des 3^e Assises de l'édition jeunesse, le 4 octobre 2021, à la BnF.

C'est en effet sous le signe positif du « monde de demain » et à l'aune de l'anthropocène – cette époque où nous sommes, réfléchissant à l'impact négatif des actions des êtres humains sur l'environnement – qu'ont été placées ces Assises.

Ont été évoquées les questions de la distribution et des retours, des pilons, l'impact du e-commerce, en plus de la fabrication (choix du papier et des encres), mais également la demande croissante de la part des lecteurs de connaître le lieu d'impression des livres.

Vie de l'édition

Un livre écologique est...

- celui qui trouve ses lecteurs, et qui aura ainsi la plus longue vie possible, du point de vue de Pascal Lenoir, président de la commission Fabrication et Environnement du SNE,
- celui qui justifie son existence par la sincérité de la démarche de son créateur... du point de vue de Gwendal Oulès, propriétaire de la librairie Récréallivres,
- celui qui durant toute la chaîne de sa fabrication respecte les certifications et les labels verts (papier PEFC, Imprim'Vert), selon Stéphane Pollina, directeur général délégué de l'imprimerie éponyme.

Quel est le bilan carbone des livres ?

Ce qui pèse le plus est pour 40 % le papier, pour 20 % l'impression et pour 15 % à 20 % le transport en France...

Mais à l'heure de la crise du papier, il est rappelé que le secteur du livre ne consomme que 6 % du papier disponible, et que celui-ci est aux deux tiers produit à partir des chutes d'élagage d'arbres.

C'est du côté du transport, avec le système de mise en place et de retour – et de la mise au pilon, phénoménal gâchis – que la marge de progression est la plus forte.

Quant à la relocalisation en Europe et en France de l'impression, elle s'avère aujourd'hui peu probable, tant la main-d'œuvre qualifiée et la vitesse d'impression des volumes diffèrent en Asie et en Europe.

Le bilan carbone du livre peut varier de 1 à 30 mais reste excellent – quelles que soient les différences qui existent de fait entre les différents types d'ouvrages – si on le compare à celui de la lecture numérique, qui est énergivore, qu'elle se fasse en ligne ou sur tablette !

Anne Blanchard